

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										✓	

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 10 JUILLET, 1879.

No. 46.

L'HONNÊTE HOMME.

“ Deux lits ainsi disposés occupaient le fond de notre cabane, l'un pour John, l'autre pour ma sœur et pour moi. De longs rideaux de feuilles de bananier préparées à l'eau de mer, et retenues par de larges cordons de phormium, retombaient sur ces lits quand nous voulions nous coucher, et nous enveloppaient comme aurait pu le faire l'étoffe la plus convenable à cet usage.

“ Notre habitation était tendue de pareille étoffe, c'est-à-dire que nous avions taillé, en morceaux de la même dimension, un grand nombre de feuilles de bananier préparées comme je vous l'ai dit, ces morceaux, ensuite réunis et cousus avec des fils de soie animale qui présentaient à peu près la même teinte verdâtre, formaient ainsi de longues bandes, larges et assez semblables aux rouleaux de papier dont on fait usage en Europe. Des arêtes de poissons et des fils de phormium tendaient, en haut et en bas, ces bandes sur lesquelles retombaient des draperies de spathes de palmier, fixées et relevées par des patères d'épines de zamia dont la tête en rosace était ornée d'ailes de gros insectes, de manière à figurer des dessins réguliers.

“ Quant aux ganses blanches qui bordaient les draperies de spathes, quant aux tresses qui retombaient sur ces draperies et complétaient leur ensemble élégant et pittoresque, le phormium tenax nous en avait fourni en abondance.

“ Si vous venez jamais en Angleterre, Emile, vous verrez cette singulière tenture, que j'ai fait transporter de la Nouvelle-Hollande dans le château que nous habitons, et qui s'y trouve disposée comme elle l'était dans notre cabane formée par les racines du cycas ; alors vous pourrez comprendre et admirer tout ce qu'avait de gracieux et de charmant cette tapisserie, dont la nature seule faisait les frais.

“ Quoique John passât une partie de la journée à la chasse et à la pêche, il ne faut pas croire cependant que je négligeais son éducation. Chaque soir je lui donnais des leçons d'écriture, de langue anglaise, de

calcul et de dessin. Nelly prenait également part à ces leçons. Nous nous servions en guise de papier d'une pellicule mince, souple et blanche, que nous enlevions sur l'écorce d'un bouleau particulier à la Nouvelle-Hollande ; nous obtenions quelquefois des feuilles de huit à dix pouces de hauteur et larges à proportion ; assemblées en forme de volumes, et pressées entre deux planches sous de grosses pierres, ces feuilles, que John rognait ensuite à l'aide d'un caillon aiguisé, présentaient l'apparence d'un véritable livre.

“ Les sèches dont abondent les rivages du Cap Cuvier, et que John excellait à pêcher, fournissaient une encre parfaite que contient leur estomac. Quant à leurs os, ils nous procuraient les moyens de lisser le papier et de polir plusieurs des objets que nous fabriquions. Les pinceaux se fabriquaient avec des poils de kangourou noués à l'extrémité d'un petit bâton.

“ Un de nos chagrins était de ne pouvoir employer nos soirées entières à ces leçons, et d'être obligés de nous coucher sitôt la nuit arrivée. Nous étions venus à bout de nous façonner des lampes avec des mèches de bourre de cocos et de la graisse d'animal disposées dans un coquillage ; mais ces lampes exhalaient une si mauvaise odeur et jetaient tant de fumée, que nous n'y pouvions résister, et qu'il nous fallait sortir de notre cabane, presque aveugles et le cœur soulevé. John, notre infatigable, notre industrieux John, trouva encore le moyen de nous fournir de la lumière le soir.

“ Dans une de ses excursions, il avait souvent remarqué des étoiles lumineuses qui parcouraient la forêt, jetaient dans l'air un sillon de feu et allaient se perdre dans quelque buisson. Curieux de s'expliquer la cause d'un pareil phénomène, il visita soigneusement les arbustes dans lesquels était descendue une de ces lumières, et trouva un gros insecte (fulgor porte-chandelle), aux élytres vertes tachetées de jaune. Du museau de cet insecte, museau relevé et cylindrique, jaillissait la lumière que John avait prise pour une étoile. Aussitôt, sans perdre de temps, mon frère cueillit une branche du sommet de laquelle partaient cinq ou six petits rameaux : il coupa ces rameaux

de même longueur, les enveloppa d'un morceau de toile de spathe le plus transparent qu'il put trouver, et enferma dans cette lanterne improvisée cinq ou six des insectes. Non-seulement ils l'éclairèrent pendant la route, mais encore ils nous fournirent une lumière égale au moins à celle de deux bougies de cire. Rien, le soir, n'interrompit donc plus nos études, et nous vîmes arriver, sans le redouter, l'hiver, ou pour mieux dire la saison des pluies.

“ Quelques petits accidents précurseurs de cette saison nous avaient mis en garde et indiqué les moyens et les précautions à prendre pour passer les nuits des mois de juin, de juillet et d'août sans privations et sans incommodités. Ainsi un orage avait un matin inondé notre habitation en faisant reparaitre le torrent par lequel avaient jadis été dépouillées et mises à nu les racines du cycas, qui nous servaient de demeure. John eut, en une semaine, construit une digue de pierre cimentée avec de la terre glaise et du sable. Au moyen de gros coquillages enchâssés dans un manche de bois, il parvint même à se fabriquer une bêche et à creuser un autre lit au torrent, la nature friable du terrain rendant facile un travail semblable.

“ En outre, notre cabane fut pavée de pierres que nous surmontâmes d'une couche de gomme pour faire disparaître toute humidité. Cette gomme ne nous avait donné que la peine de la cueillir au pied des arbres et des troncs desquels elle suinte naturellement. Pour la faire fondre, il suffisait de la placer dans des coquillages près d'un grand feu ; nous l'épanchions ensuite sur les pierres qui pavaient notre cabane, et que nous avions échauffées au préalable en les couvrant pendant quelques minutes de brasier ardent. Ce brasier balayé avec de la mousse, les pierres recevaient, comme je vous l'ai dit, la gomme fondue ; alors nous incrustions dans cette pâte qui durcissait peu à peu des coquillages et des cailloux brillants. De grosses pierres lisses alignaient et nivelaient ensuite ces divers objets. Nous nous trouvâmes de la sorte marcher sur une mosaïque charmante, impénétrable à l'humidité, et que nous pouvions au besoin, s'il faisait trop froid, recouvrir d'un tapis de feuilles de bananier préparées à l'eau de mer.

“ Mais le froid ne se lit point sentir, et les pluies seules nous retinrent au logis. Encore cessaient-elles souvent pendant des semaines entières. Aussi, n'avions-nous point souvent recours aux provisions de viande et de poisson fumés et séchés à l'air, que nous conservions sous des hangars formés par des piquets recouverts de feuilles de varec géant et entourés de rideaux de spathes de palmier. Là encore, nous conservions des baies de jambosier confites au soleil, et des racines de fougères cuites dans un four de pierres chauffées au feu. Ces racines nous servaient de pain, et nous fournissaient un aliment léger, sain, agréable, et qui s'associait très bien à la saveur de nos viandes rôties.

“ C'était quelque chose de singulier que de nous voir autour de notre table de bambou recouverte d'une nappe luisante comme de la toile cirée, que formaient trois feuilles de bananier préparées à l'eau de mer et piquées à dessins réguliers par Nelly ainsi qu'une étoffe de soie. Les viandes se servaient dans un grand coquillage (*peigne de mer*) que l'on avait placé pendant la cuisson sous la broche, de manière à l'échauffer doucement, et à leur faire recevoir, sans les laisser figer, les jus des gibiers qui rôtaient. Nos assiettes étaient des coquillages plus petits, et les couteaux des cailloux tranchants. Quant aux cuillers, John en avait façonné à l'aide d'une coquille de moule percée de deux petits trous et emmanchée fortement, avec une soie de pinne-marine, dans un bâton fendu du bout, et percé, comme les coquilles, de deux petits trous. Trois épines nouées ensemble fournissaient les fourchettes. Pour les serviettes, nous étions parvenus à en fabriquer avec de la soie de pinne-marine; nous les taillions dans une étoffe fabriquée par ma sœur et par moi avec ce produit animal. Nous avions façonné avec le même tissu du linge de corps pour porter sous nos tuniques de spathes de palmier. Le manque de ciseaux et de petites aiguilles nous avait d'abord bien entravés dans ces travaux, mais l'habitude avait fini par nous rendre tout-à-fait indifférente l'absence de ces ustensiles, et nous taillions et nous cousions ces étoffes, fines et douces comme de la toile de Hollande, avec autant de facilité que si nous eussions possédé toutes les ressources les plus complètes d'une couturière.

“ Des aiguilles à tricoter, menues, fines, taillées dans un bois dur avec des hachettes de pierre, et polies à l'aide du sable, du grès et de la sêche, nous servirent à tricoter des bas avec la même soie. Puis, comme nous devenions de jour en jour de plus en

plus exigeants, il nous fallut des gants, et nous en eûmes par les mêmes procédés auxquels nous devions des bas.

“ Nous observions religieusement le dimanche, pour ce jour-là, nous nous étions fait, ma sœur et moi, des robes charmantes, que je veux vous montrer, Émile.”

Lady Sara s'interrompit pour sonner sa femme de chambre, à laquelle elle donna des ordres en anglais. Diana, car c'était elle, revint bientôt avec un riche coffret que la sœur de John ouvrit avec une petite clef d'or qu'elle portait à sa ceinture.

Elle tira de ce coffret une robe de spathe d'un tissu soyeux, fin régulier, doux, et de couleur brune, qui me parut ressembler à de l'étamine, et même à de la mousseline crue un peu grosse. Des arabesques et des broderies en soie verte de pinne-marine se détachaient d'une manière charmante sur la teinte fauve du fond. A cette robe se trouvait attachée une ceinture plate, large de trois doigts, tressée en fil de phormium d'une blancheur éclatante, et que fermait une boucle formée par un coquillage percé de deux fentes, à travers lesquelles passaient les bouts de la ceinture. La robe devait descendre un plus bas que le genou, et recouvrir un pantalon de même étoffe presque juste, et bordé d'un petit galon blanc semblable à la ceinture. Les souliers se composaient d'une légère et menue semelle de bourre de coco, et s'attachaient à la jambe par une espèce de cothurne en lacet vert. Une longue résille, sur laquelle se plaçait une couronne de fleurs, et un collier que formaient des ailes d'insectes diaprées des plus riches couleurs complétaient cette parure pleine de coquetterie et de grâce.

“ Voilà nos habits de fête, ajouta Sara, voilà par quelles innocentes distractions nous charmions le repos que Dieu commande pour sanctifier le saint jour du dimanche.

“ Outre la société d'Oberon, notre favori et notre commensal, John avait fait prisonniers et rendus familiers quelques animaux qui rendaient nos loisirs amusants. Un gros perroquet et un phalanger volant, sorte de petit chat avec des ailes, se disputaient notre faveur sans exciter néanmoins la jalousie d'Operon, qui parfois même leur permettait impunément, au perroquet, quelques coups de bec, au phalanger, quelques coups de griffes. Ces deux bêtes étaient moins paisibles entre elles, et il fallait, à tout moment, apaiser les querelles et les batailles que faisait naître entre eux le moindre petit morceau de racine de fougère jeté à l'un ou à l'autre. Operon se dressait alors sur sa grosse queue, s'approchait des

combattants, leur donnait à chacun un coup de ses pattes de devant sans frapper trop fort néanmoins, revenait se coucher à mes pieds et posait sa tête sur mes genoux, tandis que je façonnais pour ma sœur et pour moi des manteaux de peaux de cygnes noirs, de perroquets et d'autres oiseaux, riches de plumes à couleurs éclatantes. Voici l'un de ces manteaux; vous pouvez juger de leur beauté, ainsi que de l'art et de la patience avec lesquels nous les faisions.

“ Le *ficus elastica* vint encore ajouter à notre bien-être par la gomme que nous recueillions de sa tige, et qu'il suffisait de laisser se durcir dans des moules de terre glaise ou de coquillages, dont elle prenait bientôt la forme, nous fournissant ainsi beaucoup de vases et d'ustensiles légers et que le choc ne brisait point.

“ Une fois cette substance et les propriétés qu'elle possédait connues de nous, nous en étendîmes l'usage à l'infini.

“ John, dans ses excursions à la chasse, se trouvait souvent incommodé par les pluies soudaines qui l'assaillaient et perçaient en quelques secondes ses légers vêtements de spathe de palmier et de soie animale. Je lui tissai un manteau de cette dernière matière et l'enduisis d'une forte couche de la gomme du *ficus elastica*. Cette préparation, sans rien ôter de la flexibilité et même de la légèreté de l'étoffe, la rendit tout-à-fait imperméable, et mit désormais notre frère à l'abri des injures du temps; peu à peu il reconnut néanmoins que ce manteau, tout en le dérochant à la pluie, interrompait ses travaux et ne lui était bon que s'il faisait halte ou s'il marchait. Mais s'il était en train d'abattre un arbre, de poursuivre une bête fauve et avec laquelle il lui fallait lutter d'agilité, le manteau paralysait ses mouvements ou entravait sa course; si bien qu'il finit par abandonner ce vêtement, malgré nos remontrances et à notre grande inquiétude. Nelly me conseilla alors de fabriquer une tunique de spathe et de l'enduire de caoutchou comme je l'avais fait pour le manteau. La chose réussit ou ne peut mieux, et un chapeau à large-bord, en feuille de palmier, compléta l'équipage de chasse et de voyage de John, qui brava dès lors la pluie en toute sûreté, sans acheter cet avantage par des concessions de gêne ou de fatigue.

“ Le *ficus elastica*, ou plutôt son suc mélangé à de la terre sèche, servit encore à rendre notre toiture imperméable à la pluie. John revêtit les feuilles de palmier d'une couche de gomme élastique ainsi préparée et qu'il couvrit ensuite de feuilles sèches

et de petits bâtons. Cela finit par se consolider et par devenir impénétrable à l'eau, et, grâce aux corps auxquels il se trouvait mélangé, infusible à l'ardeur du soleil.

Une de nos grandes ressources de nourriture étaient les conserves de fruits, car rien ne nous manquait pour fabriquer des confitures aussi parfaites que les plus exquises friandises de cette espèce, rien, pas même le sucre. Le sucre nous était produit par le *varec sucré*, plante marine que saupoudre une matière blanche, légère, d'un goût fin; il nous suffisait d'en secouer doucement les feuilles ou de les frotter avec un petit bâton plat pour recueillir d'assez grandes quantités de ce sucre naturel, et que nous conservions, à l'abri de toute humidité, dans des coquillages attachés entre eux par des charnières de *fiens elastica*, de manière à en former de véritables boîtes.

Une basse-cour, formée par des pieux et recouverte en partie par un toit semblable à celui de notre cabane, nous conservait de la volaille pour les temps de grandes pluies et lorsque la chasse devenait impossible à John. Cette basse-cour se composait surtout de manchots, sorte de gros oiseau qui porte au lieu d'ailes des ailerons courts ressemblant à des moignons de bras. Lorsqu'il est loin de l'eau et qu'il ne peut se sauver à la nage, le manchot se laisse approcher, sans même chercher à fuir, et l'on peut s'en emparer à l'aise ou l'assommer à coups de bâton.

Les manchots rassemblés dans notre basse-cour, où ils vivaient des débris de poissons et de racines, nous fournissaient donc des œufs, de la volaille fraîche et une fourrure douce, charmante, serrée, imperméable à l'eau, dont nous nous fabriquions des manteaux et des oreillers.

Par ce moyen, quoique le sel ne nous manquât pas et qu'il nous suffit pour nous en procurer de laisser évaporer de l'eau de mer dans quelque grande écaille de tortue, nous ne salions que fort peu de viandes; car toutes ces opérations domestiques nous plaisaient assez peu pour que nous songeassions à les multiplier au-delà de nos besoins. La viande fraîche, le poisson et les fruits que nous rapportait chaque jour John suffisaient largement à nos besoins.

Grâce à la passion de John pour la chasse, nous ne manquions pas non plus de fourrures, à peu près inutiles du reste dans ces climats chauds et doux. Un des animaux qui nous fournissaient la pelletterie la plus fine et la chair la plus exquise était le phasiotome à deux doigts.

Ce terrier, interrompit John, est gros comme un blaireau; sa tête plate annonce l'imbécillité, ses jambes

écrasées et courtes rendent sa démarche lourde et difficile. Pour m'en emparer, j'allumais un grand feu devant l'entrée du gîte que s'était creusé le phasiotome et je dirigeais la fumée vers cette ouverture; bientôt la pauvre bête, obligée de venir respirer à l'entrée de son logis, montrait sa tête, que j'avais tout bonnement la peine de frapper d'un coup de bâton. Alors je saisissais ma proie mourante et je l'achevais sans résistance.

Du reste, je ne me livrais pas toujours à des chasses aussi sérieuses et aussi sanglantes; souvent je poursuivais avec un filet de soie animale les magnifiques papillons dont abonde la Nouvelle-Hollande, et après les avoir percés d'une petite broche de bois, je les rapportais triomphant à mes sœurs, qui les attachaient dans la cabane et cherchaient à reproduire, dans leurs broderies incrustées d'ailes d'insectes, les formes et les couleurs de ces splendides lépidoptères. Le plus beau, le plus éblouissant est, sans contredit, celui que vos naturalistes d'Europe nomment *héliconien-antioche*, et qui déploie quatre ailes d'un noir étincelant. Sur ces ailes tranchent deux barres d'une blancheur d'argent avec une autre ligne rouge et deux points écarlates. Quand ce papillon voltige dans les airs, on dirait une feuille d'argent et de pourpre qui tombe du haut d'un arbre.

Adieu, Georges, je reprendrai ma lettre demain.

EMILE.

XIV.

GEORGES A EMILE.

Dunkerque.

Ce n'est point en Amérique que me parviennent tes lettres; je les trouve à Dunkerque en débarquant, car je suis parti presque en même temps que ma dernière lettre pour la France, où m'appelaient des affaires importantes.

Comprends-tu ma joie, Emile? Revoir la France! revoir ma patrie! Embrasser mon père, l'embrasser aussi, toi, mon cher Emile, toi, mon frère! Qu'il me tarde de te voir, de te présenter ma femme!... Tu ne peux te figurer la joie de mon père en voyant sa belle-fille. Je crois que ce moment l'a payé de toutes les douleurs que je lui ai causées. Je n'ai point encore lu tes lettres, Emile, car je ne suis à Dunkerque que depuis deux heures, et ces deux heures ont été consacrées à mon père et à toi, puisque me voici t'écrivant au milieu de tant d'émotions et de troubles délicieux. Adieu, je t'embrasse et compte te voir bientôt.

GEORGES.

EMILES A GEORGES.

Paris.

En quittant lady Sarah, je pris le bras de John, et tous les deux nous nous rendîmes à l'Opéra. Tandis que je m'enthousiasmiais et que j'applaudissais, John resta froid et silencieux:

« Eh quoi! lui demandai-je, quoi, John, vous qui avez si longtemps vécu privé des jouissances de la civilisation, n'êtes-vous point sensible à tant de prodiges de légèreté et de grâce? »

John répondit:

« Je n'y suis point insensible; mais sans bien pouvoir m'expliquer par quels motifs, lorsque je me trouve au milieu de vos fêtes, mon cœur se serre, mon imagination s'attriste et mes souvenirs se reportent vers les déserts du cap Cuvier. La solitude, quand on a vécu si longtemps au milieu de son silence, laisse dans l'âme une impression que rien ne peut jamais effacer... Je me suis si longtemps trouvé face à face avec le spectacle d'une nature vierge et sublime, qu'il reste peu de place dans mon cœur pour les émotions de l'art.

—En est-il de même de vos sœurs?

A continuer.

—:o:—

UN VŒU DE MATELOTS.

Deux Canadiens embarqués sur une goëlette, s'étaient trouvés dans une si effroyable tempête, sur les dangereuses côtes du Labrador, que chacun d'eux comptait bien y rester.

L'idée d'un vœu leur vint. Mais un vœu ordinaire, dans une circonstance qui ne l'était pas du tout, ne pouvait suffire.

Ils s'arrêtèrent enfin à promettre de faire un pèlerinage de Tadoussac à Québec à une chapelle de la Ste. Vierge, les souliers garnis de pois secs.

Ce vœu parut sans doute méritoire au ciel.

L'adresse du pilote, après Dieu, les sauva.

Les voilà hors de la tempête, les voilà sous un ciel bleu, les voilà à terre.

Nos amis se séparent; mais, fidèles à leur vœu, chacun, de son côté, s'empresse de l'accomplir.

L'un d'eux avait fait la moitié de la route, las, brisé de fatigue, les pieds en sang, il s'arrête, désespérant de pouvoir arriver jusqu'au bout.

Il n'était pas encore reposé, lorsqu'il voit arriver son camarade, allègre, frais, dispos, satisfait.

Celui-ci revenait de la chapelle.

Le premier s'étonne bien naturellement de le voir si prestement et si sainement de retour déjà d'un voyage si douloureux.

—Mais, ajouta-t-il comment as-tu pu faire? Ces gâteaux de pois me mettent les pieds en marmalade.

—Ah! dame! répondit l'autre, je n'avais pas dit que je ne les ferais pas cuire.

LA BELLE MEUNIÈRE.

" Par les chemins, qui donc, ma belle,
" Vous attire si bon matin ?"
Et, rougissant, la jeune fille,
Dit : seigneur, je vais au moulin.

" Le cristal bleu de la rivière,
" A bien moins de limpidité
" Que ton joyeux regard, ma chère."
—Monsieur est plein de bonté !

" Quel frais minois, quel port de reine !
" Approche, enfant : vrai tu me plais !
" A tant de grâce souveraine
" Il faut pour logis un palais,

" Monte on croupe et sois ma maîtresse,
" Vions ! je suis chevalier—baron...
"...Mais pourquoi cet air de tristesse
" Et cet incarnat sur ton front ?...

" Ne fuyez pas, mademoiselle !
" Vous aurez mon titre et mon cœur :
" Je vous conduis à la chapelle."
—Merci, c'est beaucoup trop d'honneur.

" Qui donc êtes-vous, ma charmante,
" Pour refuser un chevalier !
" Quelque dame riche et puissante ?"
—Je suis la fille du meunier.

" Quoi ! du meunier ! Dieu me pardonne !
" J'en suis marié pour ton bonheur :
" Je ne puis t'épouser, ma bonne."
—Qui vous a demandé, Seigneur ?

BENJAMIN SULTE.

DESTRUCTION DES PUNAISES.

Il n'est pas de plus grande *petite misère* de la vie humaine qu'un petit insecte plat d'une odeur malséante et d'une avidité des plus sanguinaires, la punaise, puisqu'il faut la nommer. Ce petit coléoptère est tellement ami de l'homme qu'il ne quitte plus son domicile dès qu'il l'a une fois envahi, et que, dans ce domicile, il choisit précisément pour sa demeure l'endroit le plus intime, le plus précieux, le plus cher à l'homme, et les angoisses de son âme. Là où il va chercher le repos, la punaise, par son importune et cruelle amitié, lui fait trouver l'insomnie et mille et une petites douleurs.

Indiquer un moyen sûr de se débarrasser de cet ami dégoûtant et avide, c'est rendre à ceux qui en sont visités un service éminent. Aussi a-t-on tenté de nombreux moyens de destruction, et cependant l'insecte obstiné n'en continue pas moins à braver la colère et l'indignation humaine.

Ce qui rend infructueuses les tentatives d'extermination faites contre la punaise, c'est en premier lieu leur inopportunité.

C'est vers le 15 août de chaque année qu'il faut attaquer les punaises, car c'est à cette époque que les punaises des lits ont fait leur ponte, que tous leurs œufs sont éclos et leurs petits vivants. Avant cette époque tous les œufs ne sont pas éclos; c'est donc ce moment-là qu'il faut choisir pour que la destruction soit complète.

Prenez du soufre en bâton, allumez-le, et de plus placez-le sur un réchaud que vous mettez sous les lits infectés. Les vapeurs sulfureuses produites par le soufre en combustion pénétreront dans les interstices les plus petits, dans les autres les

plus cachés des jeunes punaises et les feront infailliblement périr.

Pour obtenir des vapeurs sulfureuses tout l'effet possible, il faut bien clore les appartements pendant tout le temps de la combustion. On peut ouvrir après pour chasser l'odeur. Il est essentiel avant d'allumer le soufre de retirer tous les objets en argent, en cuivre qui se trouvent dans l'appartement.

Ce moyen de destruction des punaises est préférable à tous les autres, comme du lavage avec décoction de feuilles de noyer ou de tabac, l'essence de térébenthine ou autres matières, qui ne pénétrèrent pas à beaucoup près dans des intervalles aussi petits que ceux où les vapeurs entrent sans difficultés.

LES HAUTS TALONS DES FEMMES.

Voulez-vous savoir, lectrices, ce que l'on pense en France, des bottines à hauts talons; lisez ce qui suit :

L'imitation du siècle de Louis XV, telle que les femmes de notre génération la pratiquent, implique souvent une absence à peu près complète de discernement. On voit qu'elles ne sont préoccupées que de ressembler aux femmes de bonne condition; où elles prennent leurs modèles à tort et à travers sans se rendre compte de la raison originelle des modes.

Pour l'instant, ce qui caractérise le plus cette servilité d'imitation, c'est la chausserie des femmes.

Les naïfs ont cru que la mode des hauts talons était ravivée par le besoin pour quelques femmes de paraître plus grandes: c'est une erreur. Elles se sont mises sur des échasses par cela seul, nous venons de le dire, que les femmes de la cour se chaussaient ainsi. Or, cette mode bizarre avait pour les femmes de la cour une raison d'être; elles voulaient manifester, en l'adoptant, qu'elles n'étaient pas faites pour aller à pied, ce qui était vrai d'ailleurs.

Ainsi chaussées, elles n'allaient jamais à pied; c'était toujours soit en carrosse, soit en chaise à porteurs; mais se hucher sur des échasses, comme le font aujourd'hui les fillettes, les petites bourgeoises, etc., et ne monter en voiture que très-exceptionnellement, c'est commettre une grosse bévue d'abord, et ensuite s'exposer à des dangers réels.

Les chaussures à hauts talons, rendent une femme gauche, en lui ôtant son équilibre naturel; elles l'empêchent d'avoir sa liberté de mouvements; puis elles ont pour effet de paralyser les muscles gastrocnémiens qui forment les tendons d'Achille. Sous la contraction de cette chausserie, et par suite de la direction donnée aux pieds placés en talus, le moindre faux pas, provoqué par le rétrécissement de la base de sustentation, peut déterminer la fracture du pérouée, c'est-à-dire un accident extrêmement grave. Mais, qu'importe, on a singé la femme de qualité, et on s'est illusionné peut-être au point de croire que de la similitude du talon résultent peut-être la similitude d'origine et celle du rang social.

Tout prodige est un ennemi de la société: tout homme économe est un bienfaiteur public.

ADAM SMITH.

LES DIX RÉGLES DE JEFFERSON.

1. Ne renvoyez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.
2. N'employez pas autrui pour ce que vous pouvez faire vous-même.
3. Ne dépensez pas votre argent avant de l'avoir gagné.
4. N'achetez jamais ce qui vous est inutile sous prétexte que c'est bon marché.
5. La vanité et l'orgueil nous coûtent plus que la faim, la soif et le froid.
6. Nous ne nous repentons jamais d'avoir mangé trop peu.
7. Rien de fatiguant si c'est fait de bon cœur.
8. Que de chagrins nous ont donnés des malheurs qui ne sont jamais arrivés.
9. Prenez toujours les choses par le bon bout.
10. Si vous êtes irrité, comptez jusqu'à dix avant de parler, et jusqu'à cent si vous êtes fort en colère.

VARIÉTÉS.

Dialogue entre un homme, habituellement fort sale, et un ami :

—Je voudrais bien me déguiser.
—Mettez une chemise blanche.

* *

NOBLE FIERTÉ.—Un monsieur, passant dans la rue, est abordé par un homme qui lui demande l'aumône. Il a de la famille et n'a pas mangé depuis la veille. Le monsieur le mène chez un boulanger, achète un pain de huit livres et veut le lui mettre sous le bras.

—Allons donc ! fit le mendiant en repoussant l'offrande, on me prendrait pour un maçon ?

* *

Depuis quelques jours le temps est très variable.

Comme le maître s'en plaignait devant son valet.

—Hélas, fit celui-ci, tout tremblant, je n'osais pas le dire à monsieur, mais c'est ma faute.

—Comment c'est ta faute ?

—Mon Dieu oui ! J'ai cassé le baromètre et maintenant il fait le temps qu'il veut.

* *

Une jeune fille perd, à rester fille trop longtemps, le sang-froid nécessaire pour faire un choix convenable.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an..... \$0.50
Six mois..... 0.25
Un numéro..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170 1/2 rue Sparks, Ottawa